

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Band: 122 (1977)

Heft: 11

Artikel: Notes d'un commandant de troupes genevoise, 1939-1945. Partie 1

Autor: Privat, Emile

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Notes d'un commandant de troupes genevoise, 1939-1945

par le Brigadier Emile Privat

Première partie



Brigadier Emile Privat.

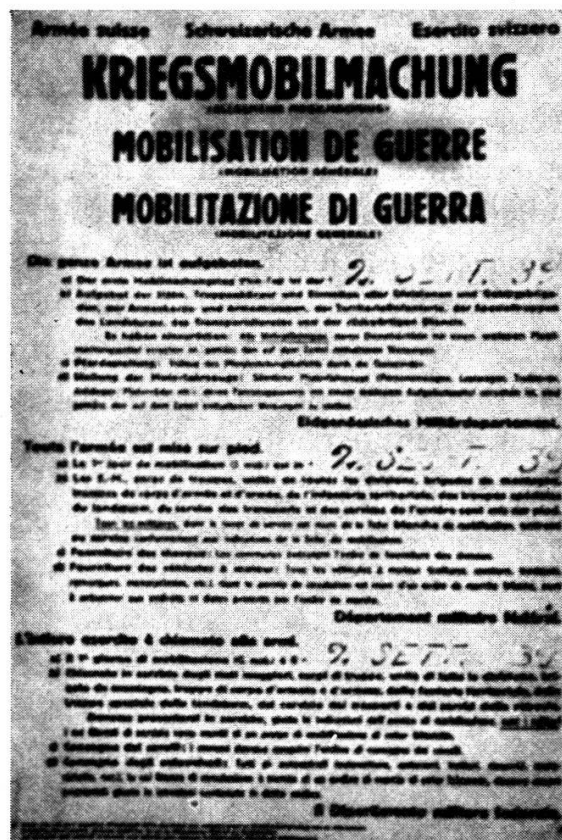
Par ces pages, j'ai voulu détacher de la masse de mes souvenirs certains d'entre eux pour que l'on puisse, au besoin, y trouver des renseignements sur une époque vécue intensément par notre génération.

L'entrée en service

Au moment où les premiers éléments de la Wehrmacht pénètrent en Pologne, toutes les brigades frontières et les troupes territoriales sont depuis deux jours dans leurs secteurs d'intervention. L'affiche de mise sur pied indique que le premier jour de mobilisation est le 2 septembre 1939, pour le gros de l'armée. Le début de la guerre ne nous a pas pris au dépourvu, car dès la montée du nazisme, on sentait que la catastrophe s'approchait. Il convient de rappeler la part prépondérante du conseiller fédéral Minger dans le renforcement et l'amélioration de notre défense nationale. C'est lui qui a donné l'impulsion pour obtenir du parlement les crédits nécessaires. C'est lui qui a réussi à faire accepter, en votation populaire, la réorganisation de 1936, entrée en vigueur le 1^{er} janvier 1938.

En voici les principales caractéristiques: les écoles de recrues sont portées à 118 jours (au lieu de 67, puis 90) et les cours de répétition à trois semaines (au lieu de deux). Aux 6 grosses divisions de l'organisation précédente, on substitue 9 divisions (à 3 régiments d'infanterie), lesquelles, avec 4 brigades de montagne et 3 brigades légères, forment ce qu'on appelle désormais l'armée de campagne. On a pu dégager les effectifs indispensables à la formation d'une couverture frontière (création des brigades frontières), assurant à l'armée de campagne les délais lui permettant de mobiliser et de réaliser son dispositif stratégique. Les bataillons voient leur armement renforcé par l'adjonction de 2 canons antichars de 4,7 cm (à cette époque on compte au régiment français 2 canons antichars de 2,5 cm) et de 2 lance-mines de 8,1 cm à la compagnie d'état-major nouvellement créée. Aux compagnies de fusiliers, le nombre des fusils-mitrailleurs passe de 9 à 12.

Au cours de cette année 1938, marquée par la mainmise d'Hitler sur l'Autriche (11 mars) et la tension provoquée par la conférence de Munich (30 septembre) devant aboutir à la cession au Reich du territoire des Sudètes, la grande préoccupation était de pouvoir mobiliser à temps. Pour y parvenir, il fallait un service de renseignements efficace. Le colonel Masson a joué, sur ce plan, un rôle dont on ne soulignera jamais assez l'importance. En cette même année, dans les périodes les plus tendues, un certain nombre d'officiers ont été discrètement appelés en service dans les EM de division. Les EM de mobilisation (uniquement



composés d'officiers de milice) ont procédé à des exercices montrant que tout était au point. Ce système provoque, aujourd'hui encore, l'étonnement des militaires étrangers. Un général français me disait: « En somme, l'armée suisse a un caractère de permanence que beaucoup d'armées dites permanentes n'ont pas ».

La troupe est calme

Ce samedi 2 septembre, c'est le grand beau temps. En partant à l'aube, on ne voit en ville que les hommes se hâtant pour prendre le dernier train militaire. Le régiment d'infanterie 3 entre en service dans la région de Morges, de façon décentralisée et à couvert des vues aériennes.¹ Son commandant, le colonel Montfort, est déjà dans son PC depuis la veille ainsi que la plupart des officiers de son EM. Pour ma part, je prends immédiatement mes fonctions d'adjudant de régiment. La troupe est calme, mais la population montre son inquiétude en appre-

¹ Le régiment territorial 71, commandé par le lieutenant-colonel Adolphe Zöller, est entré lui aussi en service le 2 septembre; il sera licencié à la fin de novembre.

nant, par la radio, l'entrée en guerre de l'Angleterre et de la France contre l'Allemagne.

Le Général prescrit un dispositif de neutralité face au nord et à l'ouest. Pour nous, il faut gagner le Jura derrière les positions de la brigade frontière. La journée s'achève par l'émouvante cérémonie de la prestation de serment, face aux Alpes, devant le préfet du district, en haut-de-forme, redingote et écharpe. Le lendemain, les bataillons (10=major Jean Duvoisin, 13=major Louis Brand, 3=major Fernand Cottier) se mettent en marche, leurs hommes lourdement chargés. Ils ont l'équipement de guerre comportant le sac complet, l'outil de pionnier, le masque à gaz et 120 cartouches. Parti à cheval, je vais reconnaître les cantonnements de l'EM de régiment au château de La Sarraz où l'accueil de M^{me} de Mandrot est des plus aimables. Elle nous apprend qu'en 1914, l'EM du colonel Sarasin¹ avait logé chez elle: dès lors elle nous attendait. Vers minuit, je vais vérifier que les sentinelles aient les fusils chargés. Emotion au réveil par l'annonce du torpillage par les Allemands du navire britannique « Athenia » de 1500 passagers.

Les premiers ordres concernant l'économie de l'essence arrivent déjà le lendemain et nous recevons la visite du nouveau commandant du 1^{er} corps d'armée, Lardelli, encore en tenue de divisionnaire.

Le commandant de régiment établit le plan d'instruction des prochains jours. C'est une sorte de suite à celui du cours de répétition terminé quelques semaines auparavant. On y retrouve les idées du précurseur que le colonel Montfort s'est montré depuis plusieurs années. Ne nous avait-il pas prédit que la guerre moderne serait marquée par la prépondérance des chars et des avions? Les nouvelles de la campagne de Pologne, avec la reddition de Varsovie le 28 septembre, confirment ses prévisions. Son commandant ayant demandé à reprendre ses activités professionnelles, je suis mis à la tête du bataillon 10 à Cuarnens, le 26 octobre. Il neige, et je me rends en traîneau à Mont-la-Ville où la compagnie I construit les igloos. Le régiment téléphone qu'en raison de fortes concentrations dans la Forêt-Noire, il faut rappeler télégraphiquement les hommes en congé. La campagne de Pologne étant terminée, la Wehrmacht a pu déplacer de forts effectifs à l'ouest. Peu de temps après, le Général rédige des instructions montrant les enseignements à tirer de

¹ Commandant genevois de la brigade de cavalerie 1, Charles Sarasin commandera le 1^{er} corps d'armée de 1927 à 1933.

ces premiers combats. Tout au long du service actif, il nous fera part des leçons apportées par l'étude des opérations. Nous avons maintenant à préparer la visite (électorale!) du Conseil d'Etat et répartir les responsabilités. Le commandant du bataillon 13 désire que sa troupe défile, ce qui se révélera un désastre, les hommes ayant dû attendre ces messieurs deux heures sous la pluie. Pour ma part, je décide de monter tout un scénario avec mes commandants de compagnie. Il y aura plusieurs moments cocasses. Cela commence à la compagnie IV où je les fais passer sous les trajectoires de toutes les mitrailleuses, placées sur un rang et tirant toutes à la fois, dans un bruit infernal. Le conseiller d'Etat Pugin, en tenue d'appointé, se fait apostropher par le sergent-major: « Hé, l'appointé, tu n'as rien à faire par là. » A la compagnie d'état-major on fait croire que les lance-mines sont des canons antichars. Les tubes sont à l'horizontale et les servants approchent une mèche enflammée pour, soi-disant, faire partir le coup. Nous avons beaucoup de peine à garder notre sérieux au moment où l'on voit arriver les « chars ». Pour donner aux hommes une idée de la silhouette de ces engins, nous avons construit des sortes de modèles, avec des cadres de bois recouverts de sacs de pommes de terre. Un conseiller d'Etat me fait remarquer que le blindage lui semble assez faible... je le crois bien: on voit flotter les serpilières et l'on aperçoit les chaussures des hommes figurant le moteur!

La création d'Armée et Foyer

Le Général crée le 3 novembre 1939 le service Armée et Foyer. Nous l'apprenons par son ordre d'armée distribué à tous les commandants jusqu'à l'unité.

« Il ne suffit pas que nos hommes soient bien instruits et physiquement entraînés. Il faut encore que, malgré la longueur du temps où ils seront maintenus sous les drapeaux, malgré leur séparation d'avec leur famille et leur métier, ils conservent un moral élevé, fait de courage souriant et de confiance, exempt d'incertitude comme de découragement...

» En cette époque de notre histoire, toutes les forces de la Suisse doivent être mobilisées, les forces morales au même titre que les matérielles. Notre organisation défensive serait insuffisante si elle ne faisait pas appel à l'esprit.

» J'attire l'attention des chefs, quel que soit leur rang dans la hiérarchie, sur la nécessité d'instruire les intelligences et d'élever les cœurs qui leur sont confiés. »

Pendant tout le service actif, nous sentirons ce souci constant du commandant en chef de maintenir le moral de la troupe.

Grand branle-bas de combat le 10 novembre, à la suite d'un attentat manqué contre Hitler à Munich. Les hommes en congé sont rappelés par télégramme; les trains sont chargés pour être prêts au départ dans un délai d'une heure. Nous apprenons que le Conseil fédéral a décidé le rappel des escadrons à cheval. Nous aimerions bien savoir si nous partirons cette nuit. Puis, tout se calme et nous aurons assez souvent à nous familiariser avec ces alarmes.

Il n'y a pas de combats entre Français et Allemands, sauf quelques engagements de patrouilles en Alsace. La Wehrmacht continue à renforcer son dispositif en Forêt-Noire.

Courte visite de mon ami, le major EMG Bernard Barbey. Aux manœuvres de 1937, en présence du maréchal Pétain, il commandait la compagnie I/10 alors que j'étais à la tête de la II/10. Par son livre « Aller et retour » paru en 1967, j'ai appris, bien après la guerre, les raisons de son passage. En cet hiver, il fut appelé à collaborer, avec quelques officiers de l'état-major de l'armée, sous la direction du colonel EMG Logoz, aux études sur les modalités d'une coopération franco-suisse en cas d'agression allemande. C'est ainsi que, en grand secret, il prit contact avec le général Gamelin au quartier général de Vincennes.

Dans son ouvrage « Histoire de la neutralité suisse » (tome V, p. 41), le professeur Bonjour se montre assez sévère: « Vu sous l'angle du droit relatif à la neutralité, la manière d'agir de Guisan n'est guère critiquable. Considérées sous l'angle de la politique de neutralité, les conventions militaires conclues en temps de paix à titre éventuel pour régler la collaboration en cas de guerre demeurent cependant à l'extrême limite de ce qui est licite. On a toujours discerné ce qu'elles ont de problématique, surtout si elles ne sont passées qu'avec l'un des belligérants. »

Or, je sais que le commandement de l'armée avait fait demander au major Berli (il deviendra divisionnaire après le service actif) de prendre un contact similaire avec le commandement de la Wehrmacht. Ces démarches n'ont pas abouti. Berli étant décédé en ne laissant aucun papier, le professeur Bonjour ne pouvait pas, sur ce point, faire état de

documents d'archives. On peut supposer que l'Oberkommando de la Wehrmacht (OKW) a purement refusé pour deux raisons. La première est que toutes les opérations des armées hitlériennes ont toujours été basées sur la surprise; il n'y avait donc aucune raison de faire des confidences à notre envoyé. La seconde découle de sa connaissance de l'état de préparation de l'armée française, estimée incapable d'une action offensive d'envergure.

Quant au fond du problème, il faut se rappeler qu'au lendemain de son élection, le Général reçut du Conseil fédéral des instructions concernant la mission de l'armée. Il devait sauvegarder l'indépendance du pays et maintenir l'intégrité du territoire en mettant en œuvre tous les moyens militaires appropriés.

Dès lors, le Général considérait comme son devoir, dans le cadre de sa mission, de faire préparer une collaboration éventuelle avec l'un et l'autre des belligérants. Elle ne prendrait effet que sur notre demande.

En ce mois de novembre, de même qu'en 1914, le gros des forces allemandes et le gros des forces alliées se font face sur le Rhin, sur un front où règne, pour le moment, une tranquillité inquiétante. On pourrait craindre que les adversaires tentent de déborder les positions ennemies pour les prendre à revers en passant par la Suisse. Certes, le territoire de la Belgique, plus favorable que le terrain accidenté du Plateau suisse, pourrait retenir l'attention de l'OKW. Depuis la violation de la neutralité belge, au cours de la Première Guerre mondiale, plus personne chez nous ne se faisait d'illusions sur l'intangibilité de la Suisse neutre.

Préparation du front Nord

En rentrant d'un petit congé le 15 novembre, on m'informe que je dois partir dans la nuit pour une reconnaissance, dont la destination est un mystère. Personne ne peut ou ne veut me renseigner. Une voiture vient me chercher à deux heures du matin.

A l'aube, avec les deux autres commandants de bataillons, nous arrivons à Dietikon d'où je suis acheminé dans une forêt dominant l'axe Zurich-Bremgarten. C'est le secteur qu'il faudra peut-être occuper un jour. J'y trouve un détachement occupé à planter les piquets pour marquer les emplacements des armes automatiques. Nous avons su plus

tard que cette première étude sur le terrain découlait des ordres du Général prescrivant d'établir un plan Nord et un plan Ouest. Le front Nord, dont nous faisons partie, comportait un dispositif allant des fortifications de Sargans au plateau de Gempen au sud de Bâle, en passant par le lac de Walenstadt, le lac de Zurich, la Limmat et les hauteurs du Jura argovien et bâlois. Au cours de l'hiver, il faudra retourner plusieurs fois dans ce secteur du front Nord. Lors de l'une de ces inspections, en arrivant à « ma forêt », je vois descendre d'une voiture portant un grand écriteau: Président de la Confédération, M. Pilet-Golaz, en pantalons golf. Il me demande d'examiner mes positions. Je lui apprends qu'elles sont actuellement gardées par un bataillon de Schwytzois. Comme elles sont en zone interdite, je lui propose de le précéder pour lui éviter des complications. Avec hauteur, il décline mon offre, l'estimant inutile. Je le suis donc à distance respectueuse. Cent mètres plus loin il est arrêté par un solide Schwytzois à barbe noire et boucles d'oreilles, barrant le chemin sous une pancarte où l'on peut lire:

*Scho vor alte grauwe Zyte
Leds underm grosse Mythe
Kei Landwogt lang verlitte.*

De loin, j'assiste à la scène. La sentinelle pointe son arme sur la poitrine du personnage en demandant: « Ausweis ». M. Pilet-Golaz ayant exhibé sa carte d'identité, l'homme, en de nombreux hochements de tête, compare la photographie de l'intéressé avec sa physionomie et finit par faire un geste signifiant « passez » et lorsque j'arrive, il me rend très réglementairement les honneurs... ce qu'il n'avait pas fait pour M. Pilet-Golaz. Après avoir raccompagné celui-ci à sa voiture, je retourne vers mon Schwytzois pour lui demander pourquoi il n'avait pas pris la position devant le président de la Confédération. Il n'a aucune hésitation à me répondre (en dialecte, bien sûr): « Je ne salue pas les civils. »

Le 5 décembre, le bataillon quitte Cuarnens pour ses nouveaux stationnements: Vuarrens, Poliez-le-Grand, Villars-le-Terroir, où nous célébrons le premier Noël de guerre. Chacun reçoit un paquet dans lequel se trouve une lettre d'un écolier. Dans le mien, je lis ces lignes, écrites par un petit Genevois: « J'espère que tu es prêt à donner la dernière goutte de ton sang. »

Peu après, nous sommes subordonnés à la brigade frontière 1. Dès le 28 décembre, les compagnies ont des postes le long du lac jusqu'à Veytaux. La compagnie I est détachée à Genève pour renforcer les gardes-frontières. Le 31 décembre au matin, le capitaine Dominicé et ses officiers sont en casque sur la Treille pour les salves traditionnelles.

Le 26 janvier 1940, le bataillon part pour Suchy et Chayornay; il est de nouveau aux ordres du régiment infanterie 3, commandé maintenant par le colonel EMG Python, un Fribourgeois juge fédéral. D'une grande distinction, les hommes l'appelleront bientôt: Monseigneur. Le 5 mars arrive l'ordre du Général de faire disparaître immédiatement les numéros des pattes d'épaules et c'est le départ pour Estavayer. Malgré les nombreuses manœuvres et les exercices d'alarme, la troupe a de la peine à rester en alerte. Une certaine lassitude se manifeste également chez les civils. On ne comprend pas la nécessité d'avoir tant d'hommes sous les armes. Bref, l'atmosphère de la drôle de guerre a gagné notre pays.

En mars, la population civile marque de la nervosité. Dans les années précédentes, c'est toujours en mars que la Wehrmacht s'est illustrée: occupation de la Rhénanie, invasion de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie. Brusquement, c'est le réveil. Le 9 avril, Hitler se jette sur le Danemark et la Norvège, sans déclaration de guerre, par une opération éclair. On comprend alors, un peu mieux, l'importance de la vigilance. La collaboration entre les agresseurs et des citoyens trahissant leur pays ouvre les yeux à beaucoup de nos hommes.

Le 18 avril le Conseil fédéral et le Général émettent en commun les « instructions aux militaires qui ne sont pas sous les armes, concernant la conduite à tenir en cas d'attaque par surprise ». Elles sont affichées et collées dans les livrets de service de chacun, ce qui est aussi un avertissement à l'intention de l'étranger. On y lit, entre autres: « Les nouvelles répandues par la radio, par tracts ou par tout autre moyen, mettant en doute la volonté de résistance du Conseil fédéral et du commandement de l'armée doivent être considérées comme des mensonges de la propagande ennemie. »

Quelques jours après, il faut mettre un homme en permanence à côté d'un poste de radio pour connaître le premier jour d'obscurcissement. L'ordre d'exécution viendra le 25 avril.

Dans ce climat de tension, je multiplie les exercices ayant pour base une attaque par surprise, généralement au milieu de la nuit.

Donnant suite à une initiative du Général, le Conseil fédéral prend le 7 mai un arrêté créant les gardes locales, dont la tâche particulière est de mener le combat sur place contre les parachutistes et les saboteurs. Autour des villages, on voit s'exercer, commandés par des cadres ayant monté la garde à la frontière durant la dernière guerre mondiale, des hommes ayant 70 ans et des jeunes gens de 16 ans. Le grand-père et le petit-fils sont souvent dans le même détachement.

Le soir du 9 mai, l'officier de renseignement du régiment, le capitaine Basso, fait, à ma demande, à tous mes cadres, un exposé sur notre mission au front Nord. Chacun peut voir, sur une maquette, le détail de notre dispositif. Cela se révélera vraiment très judicieux, car le lendemain, nous apprenons l'invasion de la Belgique et de la Hollande.

Mobilisation générale du 11 mai 1940

La mobilisation générale est décrétée pour le 11 mai; entrée en vigueur de l'horaire de guerre à minuit. Nous nous demandons quelle va être l'attitude de l'Italie et des Etats-Unis. De toutes les maisons sortent des territoriaux allant rejoindre leur unité. Les hommes en congé arrivent par des trains surchargés; certains viennent d'Yverdon à pied. Il faut reconstituer des compagnies à effectif complet, distribuer la munition et le matériel. En somme, cette remobilisation générale se révèle plus compliquée que celle de septembre 1939.

Le lundi 13 mai, le colonel EMG Python annonce que le régiment est alarmé pour une « mission d'honneur » au front Nord. L'embarquement du bataillon se fait de nuit dans deux trains complètement obscurcis. Le divisionnaire Combe me souhaite bon voyage, en espérant que nous arriverons sans subir de bombardements, ce qui m'incite à monter sur la locomotive. Pendant que nos hommes dorment entassés sur leurs sacs, je passe la nuit à échanger des considérations (pas très optimistes) avec le mécanicien. Il ignore, comme moi, le lieu de débarquement et sait seulement qu'il doit conduire le convoi à Olten. Là, il est remplacé par un collègue alémanique. Celui-ci montre un papier précisant le lieu de destination: Boswil. Dans cette gare obscure, dont tous les aiguillages sont gardés, j'ai de la peine à pouvoir, sur ma carte, trouver cette petite localité à l'est de Wohlen. Il est près de quatre heures lorsque je saute sur le quai où m'attend un capitaine EMG. Il me prescrit de franchir une

bifurcation au sud de Bremgarten à cinq heures. Ce point étant à six kilomètres, c'est totalement impossible. Je lui dis que ce n'est pas la peine d'avoir des bandes noires sur ses culottes pour se permettre de donner des ordres inexécutables, Il prétend que ce sont les instructions du 3^e Corps d'armée. Alors, j'explose et l'informe que je vais prendre le temps de débarquer, d'atteler, de faire déjeuner le bataillon et que je franchirai la Reuss lorsque je serai certain que ma troupe sera prête à être engagée. Il me quitte en m'assurant que j'aurai à subir les conséquences de cet acte d'indiscipline... ce qui me laisse complètement indifférent. Avant de donner l'ordre de départ, je demande au chef de gare les nouvelles annoncées par la radio. Elles ne sont pas très réjouissantes. Rotterdam est en flammes et la Hollande a capitulé. En Belgique, l'armée française doit céder du terrain.

La chaleur est étouffante sur la route en lacets montant au col des Mutschällen. Les écriteaux « Privat » sur les villas excitent la verve des hommes qui font des commentaires sur les nombreuses propriétés de leur chef! Au col, le commandant de corps Miescher tout souriant me tend la main en me souhaitant la bienvenue au 3^e corps d'armée et me demande de transmettre ses bons souvenirs à mon père, son camarade de Zofingue.

Le bataillon arrive en fin d'après-midi à Dietikon ¹ où l'on installe les cantonnements. Pendant ces travaux, je suis appelé d'urgence au régiment. Le colonel EMG Python nous informe qu'en raison de renseignements difficilement contrôlables, nous devons nous attendre à être attaqués dans la nuit ou à l'aube. On sait que les 11 et 12 mai la Wehrmacht a enlevé les barbelés au nord de Schaffhouse, que des bateaux de franchissement sont au bord du Rhin et que des éléments blindés de reconnaissance ont été poussés jusqu'aux poteaux de la frontière. Les positions de combat doivent être occupées immédiatement, en alarme. Chacun comprend qu'il ne s'agit pas cette fois d'un exercice. Je fixe les missions à la lisière d'une forêt (celle qui deviendra « notre forêt ») à la croisée des routes de Dietikon et de Zurich. Sous nos yeux défilent des voitures surchargées de bagages se dirigeant vers la Suisse romande. Il faut constituer de nouveaux groupements, s'assurer que les responsabilités et les liaisons sont bien comprises, que le ravitaillement est organisé

¹ Les bataillons 13 et lw 3 ont aussi gagné le secteur de Dietikon, où le régiment 3 est renforcé du groupe d'artillerie de campagne 1 (major Frédéric Maurice).

dans tous les détails. Il n'est pas nécessaire de prescrire de s'enterrer, chacun creuse son trou en un temps record. Après avoir fait la tournée des compagnies (elle prendra 4 heures), je m'endors au pied d'un sapin, enveloppé dans le poncho que mon père portait en 1914. Un peu avant le jour, je me réveille dans le silence d'une nuit absolument calme, étonné de ne pas entendre des bruits de moteurs ou de coups de feu. Je constate qu'un homme m'avait recouvert de sa capote et se tenait à mes côtés, baïonnette au canon. Le reconnaissant (j'avais dû le punir bien souvent pour des actes répétés d'indiscipline) je lui demande la raison de sa présence. Il me répond: « Quand j'ai su que nous allions être attaqués, j'ai demandé à mon capitaine de venir auprès de vous, voulant que ce soit moi qui vous protège et vous défende... vous m'avez beaucoup appris. » Dans les heures difficiles, il n'y a plus de bluff; les hommes se montrent tels qu'ils sont vraiment et non plus comme ils aimeraient qu'on les voie.

Guderian franchit la Meuse

Par la radio des fermes voisines nous recevons les nouvelles.

Les colonnes blindées de Guderian ont franchi la Meuse à Sedan, après avoir traversé les Ardennes, considérées par le QG français comme impraticables aux chars. Le danger paraît, pour le moment, moins immédiat, mais comment va se dérouler la suite des opérations?

Le bataillon: un chantier

Le bataillon se transforme en chantier. Une compagnie de sapeurs fournit les outils pour édifier en hâte des fortifications de campagne et quelques fortins. J'explique aux hommes la nécessité d'une activité intensive et je leur rappelle que les Chambres fédérales n'ont voté, il y a quelques années, que les crédits pour la construction de forts à la frontière.

Il ne faut donc pas s'étonner de ne pas trouver ici une sorte de Ligne Maginot.

Nous faisons la connaissance de notre chef de secteur, le colonel Raduner, ancien commandant d'une brigade d'infanterie. Beau type de soldat, il a sous ses ordres quatre régiments d'infanterie, plusieurs groupes d'artillerie, des compagnies du génie et de transmissions. En un

exposé très clair et teinté d'humour, il nous dépeint la situation générale. Les Allemands étant très engagés au nord, nous avons un répit de trois semaines pour faire les travaux de première urgence.

Par une matinée superbe, je conduis tous les officiers au sommet du Lägern d'où la vue s'étend des Vosges à la coupure du Danube. Au retour, nous constatons que tous les poteaux indicateurs ont été enlevés et que les noms des villages ont disparu. Par un temps magnifique, les travaux avancent régulièrement et nos hommes aident à faire les foins.

Les journaux relatent l'offensive du Reich sur la Somme et le recul des divisions alliées, ce qui ne manque pas de nous impressionner.

Un ordre d'armée clair et net

L'ordre d'armée du 3 juin vient à point.

J'ai pris — ainsi que vos chefs — les mesures nécessaires pour résister à une attaque moderne. La configuration de notre terrain nous donne des avantages qui n'existent pas en Belgique, en Hollande et dans le nord de la France. Mais le succès d'un combat défensif ne dépend pas seulement des mesures prises par le commandement ou des avantages topographiques. Notre fidélité au drapeau et notre volonté inébranlable de combattre jusqu'à la dernière extrémité prouveront que nous sommes capables de soutenir une guerre avec honneur.

Vous observerez constamment, même au cours des durs combats que vous pourriez avoir à soutenir, les principes suivants:

Combattre pour sa patrie, c'est faire le sacrifice absolu de sa vie. Aucun moyen de combat nouveau, aucune méthode d'attaque nouvelle ne change quoi que ce soit à cette vérité vieille de plusieurs siècles. Ce n'est pas seulement l'efficacité du feu qui procure à l'assaillant le succès; c'est surtout l'effondrement de la volonté du défenseur de combattre jusqu'au bout.

Aucun de vous ne doit se laisser distraire de sa tâche pendant une attaque d'avions. Les héroïques combattants de la guerre mondiale tenaient, avec une volonté farouche, leur position pendant des jours sous le feu infernal de l'artillerie. De même, vous devez et pouvez tenir pendant les attaques de l'aviation. Sans égard au danger, chacun se sert de son arme ou surveille le secteur qui lui a été confié. Dans les états-majors, le travail ne doit pas être interrompu. Celui qui a reçu l'ordre de se rendre en hâte au

front n'interrompt pas sa marche. L'alarme-avions n'est valable que pour l'arrière et les troupes au repos. Aucun de vous ne doit quitter son poste, même si des chars blindés attaquent ou sont déjà parvenus sur vos flancs ou vos arrières. Si vous n'avez le moyen de les mettre hors de combat par les armes antichars ou par le combat rapproché, vous devez faire confiance aux échelons de l'arrière qui les détruiront. Rappelez-vous que la rupture du front par quelques chars blindés ne signifie rien, aussi longtemps que vous tenez vos positions des deux côtés de la brèche et que vous empêchez l'arrivée des renforts. Mais, si vous vous croyez battus et hors d'état de lutter davantage, un simple succès local devient alors une victoire pour l'ennemi.

C'est clair et net et autrement suggestif que l'expression « tenir sans esprit de recul ».

Les succès du Reich ont provoqué une vague de défaitisme. Beaucoup se frappaient la poitrine et proclamaient notre faiblesse.

Ce même 3 juin paraît un ordre du jour du Général, comportant pour chacun un examen de conscience :

... Notre préparation morale a encore de grands progrès à faire: le manque de respect envers la femme, l'abus de l'alcool, le manque de tenue sous toutes ses formes sont indignes de l'uniforme suisse...

Plus haut que la préparation matérielle, que la préparation morale, il y a la préparation spirituelle. Nos pères le savaient qui fléchissaient le genou devant Dieu avant chaque bataille. Si jusqu'à maintenant, presque seule entre les petits pays d'Europe, la Suisse a échappé aux horreurs de l'invasion, elle le doit avant tout à la protection divine. Il faut que le sentiment religieux soit entretenu vivant dans les cœurs, que le soldat joigne ses prières à celles de sa femme, de ses parents, de ses enfants. Il faut que l'esprit de bonne humeur, d'entraide, de confiance, de sacrifice soit, dans chaque unité, une réalité quotidienne. En un temps où, d'une heure à l'autre, nous pouvons nous réveiller sous les bombardements, le sens de la solidarité est une nécessité nationale.

La croix gammée flotte sur la Tour Eiffel

Peu de jours après, le commandant de régiment m'emmène en reconnaissance le long du Rhin. En pays de Bade, des drapeaux sur toutes les maisons célèbrent les victoires des Flandres. Les sentinelles, au

milieu des ponts, se montrent très arrogantes pour les nôtres. C'est le jour de l'entrée en guerre de l'Italie.¹ Un officier de la Wehrmacht a l'amabilité de nous dire: « La prochaine fois ce sera votre tour.» Nous lui répondons vertement.

Des combats aériens s'engagent entre notre aviation et la Luftwaffe. Nous perdons 3 pilotes mais nous remportons 8 victoires. Furieux, Goering donne l'ordre à une équipe d'une dizaine de saboteurs, revêtus d'habits civils, de rendre nos aérodromes militaires inutilisables. L'un des objectifs est celui de Spreitenbach, à côté de notre secteur. Ces individus, portant tous le même sac de montagne (bourré d'explosifs) sont repérés par un conducteur des CFF et toute la bande est arrêtée à l'arrivée du train à Zurich. Dès lors les gardes des places d'aviation et de dépôts de matériel sont renforcées. Mais nous sommes informés qu'il n'y a pas de symptômes d'agression et que l'on peut compter sur une nuit calme.

Quelle tristesse chez nos hommes en apprenant que la croix gammée flotte au sommet de la Tour Eiffel! Dans une atmosphère lourde, nous écoutons la radio et nous entendons le 17 juin le maréchal Pétain annonçant la demande d'armistice: « Je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur.»

Le lendemain vient l'ordre d'embarquer le soir même pour le front ouest², alors que la moitié du bataillon est en congé à Genève pour deux jours. Tous les commandants de compagnies sont chez eux et il ne me reste qu'une soixantaine d'hommes par unité. Quel problème! Je puis atteindre le capitaine Dominicé à son domicile pour lui prescrire de rassembler sur le quai de la gare de Cornavin tous les hommes en congé. Il lui faudra interdire l'accès au convoi normal pour Zurich et les faire monter dans un train spécial dont j'ignore la destination (elle lui sera communiquée par le commandant de gare). Grâce à l'aide d'éclaireurs, mis à ma disposition par le maire de Dietikon, nous arrivons à être prêts à temps. Mais quelles acrobaties pour transporter tout le matériel et les effets des hommes en congé!

Le convoi s'arrête peu avant Bienne et nous avons brusquement une image de la guerre. Nous voyons une colonne d'une cinquantaine

¹ 10 juin 1940.

² Cet ordre touche l'ensemble du régiment, qui rejoint la 1^{re} division dans le secteur Yverdon-Orbe-Mentue. Pendant ce temps, le rgt ter 71, rappelé en service le 11 mai, garde — jusqu'au 6 juillet — la frontière du canton de Genève.

d'autocars postaux, chargés de victimes des régions bombardées. A Neuchâtel, nous croisons un train de grands blessés et d'évacués d'Alsace, ravitaillés le long des quais. Beaucoup de petits enfants, enveloppés dans des couvertures, crient: Vive la Suisse! Le spectacle est poignant. En arrivant à Yverdon vers 23 heures, nous retrouvons nos permissionnaires (en tenue de sortie) et nous recevons l'ordre de gagner la région de Molondin où nous arrivons peu avant l'aube. Au rapport à Prahins, le commandant de régiment expose la situation à la frontière. Après avoir longé les Vosges, les blindés de Guderian sont en face de Vallorbe et on ignore leurs intentions. Le Général ordonne de fortifier de toute urgence la Menthue en un délai de deux jours. Suit une discussion cocasse entre le colonel EMG Python et le chef du génie de la division.



Un sous-officier procède aux formalités d'internement de soldats français réfugiés en Suisse.

Nous nous amusons devant le spectacle donné par un juge fédéral, étalant ses connaissances acquises au front Nord, et traitant, en homme de métier, les problèmes de renforcement du terrain avec un ingénieur!

Les Allemands sont à Bellegarde

Dans la nuit, notre voisin ¹ est alarmé pour être transporté à Saignelégier. Il doit interner les troupes du 45^e corps d'armée français du général Daille, séparées de ses bases et acculées à notre territoire. Il lui faudra désarmer environ 43 000 hommes (29 700 Français, 13 000 Polonais) avec 7800 chevaux et 1600 véhicules à moteur. Nous apprenons que les Allemands sont à Bellegarde.

Le 8 juillet, le régiment serre derrière la brigade frontière et le bataillon, auquel est subordonné le groupe motorisé de canons lourds 1 (Thomann), tient le «secteur fortifié de Lignerolle». Le PC s'installe au château de Montcherand où nous sommes très aimablement reçus par M. Auguste Barbey, père de mon ami Bernard, chef de l'EM particulier du Général. Celui-ci, en congé chez ses parents, me montre une grande carte indiquant ce qu'il me révèle être le Réduit national. Je suis stupéfait, mais les arguments qu'il avance me font comprendre que la situation nous oblige à modifier notre dispositif stratégique. Le gros de l'armée va bientôt marcher vers le Réduit, m'annonce-t-il.

Dans la troupe, après l'effondrement de la France, le moral chancelle. Est-il encore raisonnable d'opposer de la résistance? A quoi bon? C'est dans ce climat d'angoisse que l'on entend le discours prononcé à la radio par le président de la Confédération. Il nous fait une impression déplorable. Heureusement, le Général, avec son sens aigu des réactions de la troupe, adresse le 2 juillet un ordre d'armée destiné à être lu à toutes les unités.

Au moment où une partie de nos effectifs vont être licenciés et mis de piquet, tandis que le gros de nos troupes demeurera sous les armes, je mets l'armée en garde contre les dangers qui la guettent à l'intérieur comme à l'extérieur.

¹ Il s'agit du bataillon de fusiliers de montagne 16 (Fribourg).

² 25 juin 1940.

³ Le 22 juillet, les bataillons 13 (lieutenant-colonel Charles Rathgeb) et lw 3 ont également quitté le pied du Jura pour la région Bulle-Broc-Charmey.

Le premier danger, c'est un excès de confiance dans la situation internationale. L'armistice n'est pas la paix. La guerre continue entre l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre. D'un jour à l'autre, elle peut se rallumer en des pays nouveaux, se rapprocher de nous et menacer notre territoire.

Le second danger, c'est un manque de confiance en notre force de résistance. Sans doute, l'expérience des dernières batailles vient de révéler l'efficacité des nouvelles méthodes offensives; des armées bien plus puissantes que la nôtre ont été battues.

Mais ce n'est pas une raison pour nous abandonner au défaitisme et douter de notre mission. Nous possédons un moyen de défense des plus efficaces: notre terrain. Il complète la force et le nombre de nos armes, et, si nous savons en tirer le meilleur parti, il constituera, lui aussi, entre nos mains, une défense redoutable.

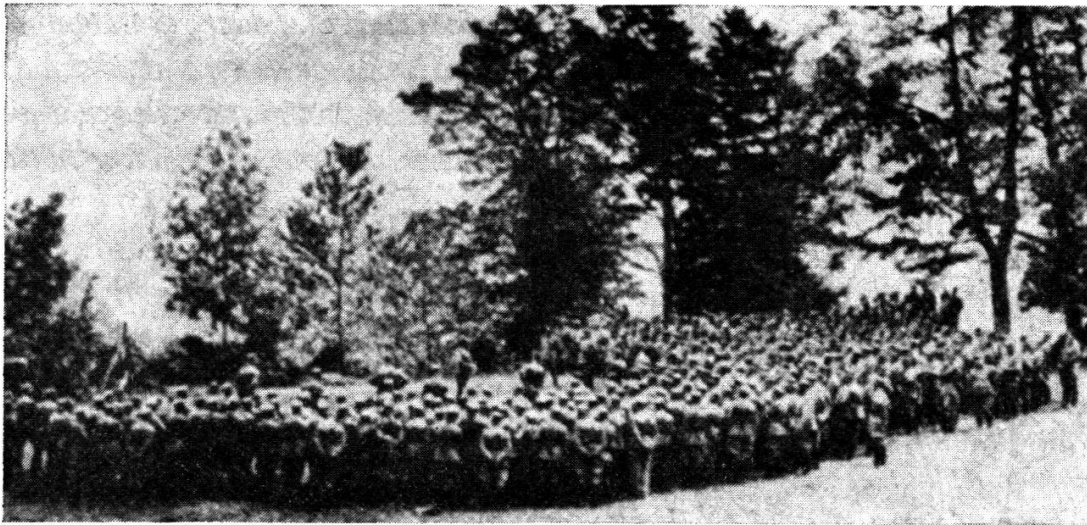
La guerre a montré que les escarpements, les gorges qui abondent dans nos forêts et nos montagnes, sont des obstacles infranchissables aux chars. Ils nous offrent aussi une sérieuse protection contre les attaques aériennes.

Mais il ne suffit pas de compter sur cet avantage. Il faut garder un moral solide et un cœur fier.

Lors même que nous ne devrions pas remporter de victoire immédiate, nous nous battons. Nous disputerons notre terrain pied à pied, et nous sauverons l'honneur de l'armée et du pays.

Le rapport du Rütli

A cette date le Général ne fait pas mention du Réduit, dont la formule n'était pas encore au point. Il ne pouvait pas non plus en divulguer les éléments essentiels sans porter atteinte à la conservation du secret. Quelques jours après, l'encolonnement s'effectue à Orbe pour gagner Bulle, en deux étapes de nuit. Là m'atteint l'ordre du Général convoquant pour le jeudi 25 juillet, à dix heures au débarcadère de Lucerne « tous les officiers exerçant un commandement supérieur des armes combattantes ». Formule judicieuse car nous sommes nombreux à commander des bataillons ou des groupes avec le grade de capitaine. A Berne, nous prenons un train spécial, auquel on accroche à Gümligen le wagon-salon du Général. Vers Escholzmatt, nous voyons le long de la voie une colonne d'internés français, officiers en tête, faire leur prome-



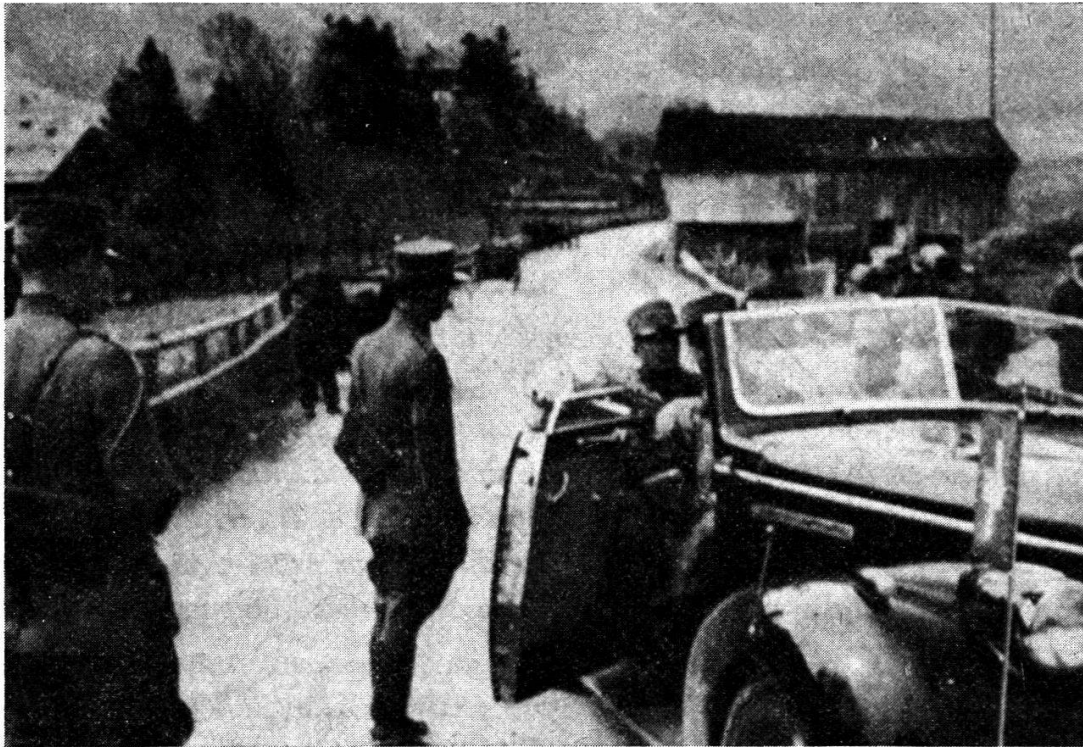
Le rapport du Rütli

nade quotidienne. Triste impression. Sur le bateau, précédé d'un canot automobile portant un officier jumelles aux yeux et trois hommes pour servir un fusil-mitrailleur (quelle protection anti-aérienne!), on retrouve une quantité de camarades et l'on s'interroge sur la destination. Le commandant en chef a pris là un grand risque. Il le reconnaît dans son rapport à l'Assemblée fédérale: « En ce temps où il était partout question de sabotages, je n'avais pas hésité, moyennant certaines précautions élémentaires, à prendre ce risque plutôt qu'à le diviser. »

Le temps est beau mais de lourds nuages couvrent le Righi. Débarquement au Rütli, dont tous les sentiers sont gardés par la gendarmerie de l'armée. Sur la prairie, le commandant de corps Miescher nous annonce au Général, qui nous fait saluer le drapeau du bataillon uranais 87 et introduit son exposé par ces mots:

« Ce que j'ai à vous dire ne peut être exprimé dans une salle d'auberge. J'ai tenu à vous réunir en ce lieu historique, terre symbolique de notre indépendance, pour vous mettre au courant de la situation, et vous parler de soldat à soldats. Nous sommes à un tournant de notre histoire. Il s'agit de l'existence même de la Suisse. Ici, soldats de 1940, nous nous inspirerons des leçons et de l'esprit du passé pour envisager résolument le présent et l'avenir du pays, pour entendre l'appel mystérieux qui monte de cette prairie. »

Puis ce sont des minutes inoubliables, de celles qui comptent dans la vie d'un homme. Dans ce cadre grandiose dans sa simplicité, face aux



montagnes d'Uri, le Général, de sa voix d'airain, nous expose les raisons qui l'ont poussé à la décision du Réduit national. Il fait appel à nos responsabilités de chefs pour les faire comprendre à nos hommes. C'est la descente ensuite, en silence, au bateau où chacun reçoit un sandwich et une pomme. On nous remet aussi l'ordre du jour du Général pour le lire à la troupe.

J'ai ordonné récemment des modifications importantes dans le groupement de nos forces. Beaucoup s'en sont avisés, au moment où leur unité a été déplacée. Ils se sont demandé pourquoi les travaux accomplis paraissent devenus sans objet; pourquoi l'armée est encore mobilisée.

Je sais que vous exécuterez mes ordres, même si, de votre place dans le rang, vous ne pouvez comprendre les raisons qui les ont motivés. Parmi celles-ci, il en est, toutefois, que je puis vous communiquer, et je tiens à le faire. Le 29 août 1939, le Conseil fédéral ordonnait la mobilisation des troupes frontières, bientôt suivie de la mobilisation générale. Il confiait à l'armée la mission de sauvegarder notre indépendance séculaire. Cette indépendance, nos voisins l'ont respectée jusqu'ici. Nous la ferons respecter encore jusqu'au bout. Les événements historiques qui sont survenus depuis quelque temps n'ont diminué en rien cette obligation d'être constamment

sur nos gardes. Il y a actuellement, au-delà de nos frontières, plus de troupes — et d'excellentes troupes — qu'il n'y en eut jamais. Nous pouvons être attaqués sur tous les fronts à la fois, ce qui n'était guère concevable il y a quelques semaines encore.

L'armée doit s'adapter à cette situation nouvelle et prendre un dispositif qui lui permette de tenir sur tous les fronts. Elle remplira ainsi sa mission historique, qui ne varie pas.

Telle est la raison des regroupements auxquels votre unité a participé. Vous devez le savoir, et cela suffit.

Aussi longtemps qu'en Europe des millions d'hommes demeurent sous les armes et que des forces considérables peuvent nous attaquer d'un moment à l'autre, l'armée doit rester prête. Quoi qu'il arrive, les travaux que vous avez effectués n'ont rien perdu de leur valeur, nos sacrifices n'ont pas été faits en vain, puisque nous sommes toujours maîtres de notre destin.

N'écoutez pas ceux qui sont mal renseignés ou mal intentionnés, ceux qui, par ignorance ou par intérêt, vous incitent au doute. Croyez, non seulement à notre bon droit, mais à notre force et, si chacun le veut, à l'efficacité de notre résistance.

Soldats du 1^{er} août 1940, les nouveaux postes que je vous assigne sont ceux où votre courage et vos armes serviront le pays au mieux, dans les circonstances nouvelles.

Aujourd'hui, sur la prairie du Rütli, berceau de notre liberté, j'ai réuni vos chefs supérieurs pour leur passer la consigne et je les charge de vous la passer à leur tour.

Courage et confiance: le pays compte sur vous.¹

Nous avons, au cours du mois d'août, à effectuer des travaux de fortification à l'une des entrées du Réduit national sur l'axe Broc-Charney. La compagnie II construit un mur antichars avec l'aide des sapeurs et se rend sur le chantier, en traversant le lac de Montsalvens en pontons. Les alertes sont nombreuses chaque nuit et l'on entend les canons de DCA du Jaun tirant (symboliquement) sur les avions britanniques, allant déverser leurs bombes sur le nord de l'Italie.

Nos travaux sont l'application du nouveau dispositif de défense du

¹ Vingt ans après, en 1960, les survivants se retrouveront à la même date sur les lieux, avec le même programme (quelques semaines après la mort du Général!) pour revivre ce qui fut pour eux les heures les plus émouvantes du service actif.

territoire, selon le principe de l'échelonnement en profondeur. Il y aura trois échelons de résistance :

- Les troupes frontières conservant leur mission ;
- une position avancée ou de couverture, qui utilisera le tracé de la position d'armée (dont nous avons fait partie) entre le lac de Zurich et la massif du Gempen et qui se prolongera par le front Ouest, jalonné par le Jura bernois et neuchâtelois — Morat—la Sarine jusqu'à la trouée de Bulle. Cette position avancée barrera les axes de pénétration vers l'intérieur du pays ;
- une position des Alpes ou Réduit national qui sera flanquée à l'est, à l'ouest et au sud par les forteresses de Sargans, de Saint-Maurice et du Gothard.

Nous sommes donc, pour le moment, dans une phase de regroupement à l'entrée du Réduit, en attendant de gagner le secteur prévu. L'instruction est poussée en tenant compte des dernières expériences de la guerre. Dans les derniers jours d'août, le Général, très en forme, vient assister à notre exercice près de Charmey. Il est accueilli par toute la population, lui faisant une véritable fête. Nombreux sont les Gruyériens en tenue d'armailles.

Le 21 septembre, le bataillon rentre en congé général, après 384 jours de service ¹.

La deuxième relève débute par des manœuvres de corps d'armée ordonnées par le commandant en chef. Les troupes entrent en service (1^{re} et 3^e divisions) le 4 novembre 1940 et doivent occuper rapidement leurs positions et s'organiser défensivement. Du PC, à la tour de Montsalvens, je vois progresser l'adversaire représenté par de nombreux engins blindés et des avions, attaquant en piqué le château de Gruyères. On est dans l'ambiance dès le premier moment.

En retrouvant nos cantonnements (Bulle, Tour-de-Trême) il faut se soumettre aux vaccinations, ce qui va compliquer le programme d'instruction et retarder l'avancement des travaux.

Nos hommes avaient assez bien compris la nécessité du Réduit national. Mais ils revenaient de congé souvent démolis par l'atmosphère

¹ Il en va de même pour le gros du régiment, le bat fus 13 étant affecté par moitié à la garde du secteur de Genève avant de regagner le Réduit le 23 octobre. Pour sa part, le rgt ter 71 est devenu « alpin » : il est affecté, du 14 octobre au 15 novembre, à la défense extérieure des fortifications de Saint-Maurice.

de pessimisme trouvée au bureau, à l'usine ou dans leurs familles. J'avais écrit à Barbey pour qu'il signale cette situation au commandant en chef.

Extension de la mission d'Armée et Foyer

A mon PC, je reçois une convocation me prescrivant d'être le 21 novembre au Palais fédéral. Je me présente donc au Général ayant autour de lui le colonel Frey (commandant du rgt inf. 22), le colonel EMG Pessina (division du Gothard), les capitaines EMG Frick, Daniel, Ernst, Waibel et le capitaine Hausamann. Il nous confie qu'il avait demandé au Conseil fédéral de faire œuvre d'information auprès de la population civile et nous dit: « Puisque le gouvernement a refusé, j'ai décidé que ce serait l'armée qui entreprendrait cette action, dans le cadre d'Armée et Foyer, dont j'étends la mission.

» Je vous donne six semaines pour changer l'opinion publique. Ainsi vous, colonel Frey, vous quittez votre régiment et vous aurez la responsabilité de la Suisse alémanique avec Ernst, Waibel et Hausamann. Le lt.-colonel Pessina sera chargé du Tessin. Frick, Daniel et Privat (cela vous coûtera votre bataillon) seront responsables de la Suisse romande. (A ce moment, je prends la liberté de lui dire que s'il m'enlève mon commandement, il me supprime la source de mon inspiration. Il me répond: Si vous voulez faire du trapèze, je suis d'accord.) »

Le colonel Frey nous réunit ensuite pour examiner les modalités d'exécution, devant s'appliquer à des auditoires très différents selon la région et la mentalité. Nous convenons qu'il faut s'adresser, en première urgence, à ceux ayant un certain pouvoir de rayonnement: curés, pasteurs, avocats, médecins. Ils recevront l'avis d'un exposé dans leur localité et seront priés de répondre, pour obtenir un bon de transport. C'est ainsi que débutera une longue série de conférences, pendant mes congés et au cours de tout le service actif, non seulement en Romandie mais aussi au Tessin, car le lt.-col. Pessina est tombé malade. A Montagnola, lors d'un cours pour officiers, j'ai l'occasion de faire travailler le plt. Celio sur le sujet: la « difesa spirituale ». Je lui montrerai son papier vingt-cinq ans après, en me présentant à lui comme chef d'Armée et Foyer, lorsqu'il prendra la direction du DMF. A Bellinzone, je réunis les curés, les instituteurs et les présidentes des organisations féminines. En rendant compte de ces journées, par une visite de courtoi-



sie à l'évêque, administrateur apostolique, je l'entends me dire avec un charmant sourire: « Vous êtes très malins à Armée et Foyer, en vous adressant aux curés et aux femmes, vous avez tout le Tessin. »

Que savons-nous des événements au-delà de la frontière? Nous apprenons que le maréchal Pétain a rencontré Hitler à Montoire, pour parler de la collaboration. Ce qui retient notre attention, ce sont les combats victorieux de l'armée hellénique en Epire et en Albanie contre les divisions italiennes. Le 28 octobre, l'ambassadeur italien à Athènes avait remis un ultimatum exigeant de pouvoir occuper des points stratégiques importants en Grèce, pour la durée de la guerre. Par l'occupation de la Grèce, l'Italie cherchait à chasser l'Angleterre et tout particulièrement la flotte britannique de la mer Egée et de la mer Ionienne; à s'assurer les communications avec ses possessions éloignées du Dodécannèse et arrondir l'Albanie du Sud au moyen des territoires grecs prélevés sur l'Epire.

Mais si l'Italie crut que la Grèce s'inclinerait et qu'elle renoncerait à la garantie britannique, elle fut cruellement déçue. Les Grecs acceptèrent

le combat et non seulement repoussèrent les divisions italiennes, ayant assez facilement bousculé les troupes de couverture frontière, mais infligèrent de lourdes pertes à l'assaillant, en le poursuivant sur des centaines de kilomètres en Albanie. Ces succès nous permirent de rappeler à nos hommes les avantages de ceux qui sont bien entraînés à la guerre en montagne et connaissent le terrain.

Un Noël par —29 degrés à la Gypsera

Le 14 décembre, les compagnies partent à l'aube pour le lac Noir, en franchissant le col de la Ballisaz recouvert de plus d'un mètre de neige. Tout le bataillon loge dans les baraquements militaires, sauf la compagnie I, à l'Hôtel du Lac. Les ordres du jour prévoient surtout l'instruction à ski pour tout le monde. Pour y parvenir, je fais louer le matériel nécessaire dans les magasins de Montreux et Vevey. Cette dépense sera couverte par le bénéfice des maisons du soldat, installées dans les cantonnements par chacune des compagnies et fort bien achalandées, car les hommes n'ont guère envie de sortir le soir pour se rendre à l'autre extrémité du lac. Notre deuxième Noël rassemble tout le monde à la Gypsera, où je lis la lettre du Général. Puis, les compagnies rentrent aux baraquements par —29 degrés. Les sentinelles doivent être relevées toutes les trente minutes, pendant cette période de grands froids.

Fin de la relève

Le 3 janvier 1941, c'est le retour à Charmey-Broc, tous les hommes à ski, en passant de nouveau par la Ballisaz, et la relève prend fin le 18 janvier.

Ce même jour, je pars pour Gstaad pour commander le cours à ski de la 1^{re} division. Les participants entrent en service à Château-d'Œx pour suivre le programme de la première semaine, établi avec mon adjoint le cap. EMG Bullet. Une petite manœuvre nous fait atteindre Bretaye, d'où les patrouilles iront au lac de Chavonnes, à la Chaux, au refuge de la Tour près d'Anzeindaz, au col des Chamois pour exercer les bivouacs en igloos et les mesures à prendre en cas d'avalanches. Licenciement le 15 février.

Le 17 mars 1941, le bataillon rentre en service à Bulle, sous les ordres du colonel EMG Montfort, reprenant le commandement du régiment

après le départ du colonel EMG Python.¹ Le divisionnaire Petitpierre est maintenant à la tête de la division. Il se montre bien décidé à nous tenir en constante alerte. Sa passion c'est de nous alarmer en pleine nuit à grand renfort d'explosifs et de gaz lacrymogènes. Quand on sort du sommeil, les yeux sont brûlants et les vitres sautent tout autour de nous. Ces attaques de son détachement des catastrophes se produisent aussi pendant les transports en train. Cette activité débordante a dû coûter fort cher à la compagnie MOB... il est vrai que notre commandant de division fait partie de son conseil d'administration! Entre les alarmes, l'instruction est centrée sur la manipulation des mines antichars et les travaux de fortification se poursuivent à un rythme intensif.

Le 6 avril, nous apprenons l'attaque de la Grèce et de la Yougoslavie par la Wehrmacht. Après les revers des troupes italiennes en Albanie, Hitler a été contraint de venir au secours de son ami Mussolini. Nous ignorions à cette époque les projets allemands pour l'invasion de l'URSS et nous comprendrons plus tard que l'opération du 6 avril a retardé le déclenchement de l'attaque contre la Russie. La Wehrmacht ne pourra pas atteindre Moscou, en raison de l'hiver, et ce sera la fin de sa marche foudroyante.

Au cours de cette relève, Daniel me téléphone par ordre du Général. Je dois rendre visite au général Cartier, ancien commandant de la 27^e division alpine, qui fut chargé de la défense des arrières du front des Alpes, lorsque les troupes allemandes s'approchaient de Lyon. Le Général voudrait avoir quelques renseignements sur les procédés de la Wehrmacht et cette mission m'est confiée en raison des relations d'amitié du grand chef français avec notre famille. Né à Genève, il fut condisciple de mon père au Collège.

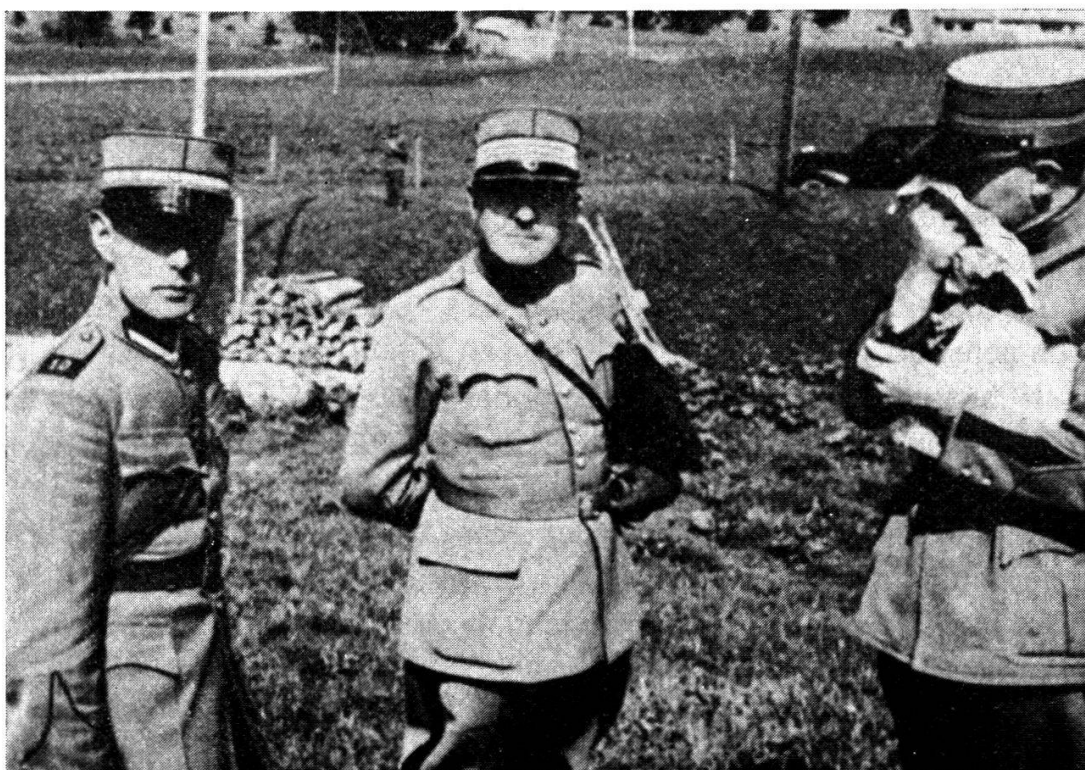
Il faut que je présente une demande de congé d'une semaine et je serai camouflé en courrier, muni d'un passeport diplomatique pour porter une enveloppe cachetée à notre ministre à Vichy (Stucky).

Tout le monde doit ignorer ce voyage. Première conséquence: une violente algarade du colonel Montfort, considérant comme tout simplement scandaleux qu'un commandant de bataillon ose demander, en service actif, un congé d'une semaine pour « motifs professionnels ».

¹ Le bataillon 13 est aux ordres du major Daniel Nicolas dans le secteur Im Fang-Jaun-Neuschels. Le bat lw 3 n'est pas mobilisé. Le rgt ter 71 reprendra ses drapeaux le 4 mars pour une relève de six semaines (service de garde).

Mission à Vichy

Il finit par céder et je prends le train pour Annemasse, où je suis considéré comme suspect car, en face de moi, s'installe un type en manteau de cuir, à allure caractéristique de la Gestapo. Il ne me quitte pas des yeux et dans le compartiment, c'est le silence total contrastant avec l'atmosphère enjouée, connue en pareille circonstance avant la guerre. A Lyon, je décide de prendre l'avion pour Vichy. Bien que cette ville soit en zone dite libre, l'aéroport est contrôlé par la Luftwaffe. Le type d'Annemasse me prie de le suivre dans le bureau du commandant, où se trouvent deux officiers français, attendant, semble-t-il, d'être interrogés. Le colonel de la Luftwaffe veut savoir ce que je vais faire à Vichy. Je lui réponds que cela ne le regarde pas. Alors, il bondit et exige de connaître le but de mon voyage en ajoutant: « Savez-vous à qui vous parlez? » Je réagis avec assez d'insolence en répondant que les insignes de son col montraient qu'il était « quelque chose » dans la Luftwaffe. Puis changeant de ton, je lui rappelle que j'ai un passeport diplomatique



Le colonel EMG Montfort

et que c'est nous qui assumons les intérêts du Reich à Londres et à Washington. S'il continue à me poser des questions indiscrètes, je me plaindrai à mon gouvernement et il aura à répondre de son attitude. Lorsque l'on parle de cette façon à un Allemand, la réaction est immédiate. Il se montre charmant en me montrant la porte et en m'assurant que je puis gagner l'avion. Je lui fais remarquer alors qu'il m'avait fait perdre mon temps et que je n'avais pas l'intention de porter ma valise moi-même. Il donne l'ordre à un Feldweibel de la prendre et c'est ainsi que je retrouve, dans le bimoteur, l'un des officiers français aperçus dans le bureau. Il attend que les hélices tournent à grand bruit pour me dire: « Monsieur, je ne sais pas qui vous êtes, mais vous nous avez fait plaisir ».

Dans le hall de l'hôtel du Parc, je croise le Maréchal, accompagné de sa garde. Le ministre Stucky me reçoit fort aimablement dans sa petite chambre, où à côté du lit une secrétaire tape sur sa machine. Il me donne l'adresse de son attaché militaire, le colonel de Blonay, que je rejoins par un taxi à gazogène à la périphérie de la ville, dans une vaste demeure. Il me donne des renseignements sur les combats de Yougoslavie et je passe la soirée en compagnie d'Eugène Fabre, correspondant du « Journal de Genève » et très au courant de tous les potins de cette capitale provisoire.

Ma mission officielle est ainsi remplie, je prends le train le lendemain pour enfin me rendre auprès du général Cartier à Annecy, vrai but du voyage.

Pour la première fois, depuis nos visites sous sa conduite sur le front des Alpes avant la guerre, je retrouve ce beau type de soldat, toujours alerte, en qualité de maire de la ville, nommé par le Maréchal, dont il se séparera bientôt. Pour l'instant, il s'applique à remettre de l'ordre dans les esprits et dans les mœurs. Il contrôle lui-même la tenue du bataillon de l'armistice (27^e BCA) commandé par le Cdt Vallette d'Osia, auquel il me présente au moment où il va recevoir le drapeau des chasseurs. Répondant à mes questions, le général Cartier me dit: « Il vous faut multiplier les obstacles sur les routes de montagne. C'est facile et très efficace. Ayez, aux endroits bien choisis, des tireurs d'élite visant les têtes de colonnes car les chefs de la Wehrmacht sont toujours en avant. Dites à votre général, que les troupes au bord du Rhin ne pourront pas être récupérées pour se battre ailleurs. Si j'étais à sa place, je construirais, à

l'intérieur du pays, une sorte de seconde Suisse dans laquelle j'accumulerais non seulement les munitions et les vivres, mais aussi les moyens de chauffage. Et surtout, ayez des chefs inspirant confiance à leurs hommes. »

Quelle satisfaction de l'entendre! Je ne pourrai lui révéler qu'après la guerre le dispositif du Réduit national décidé en juillet 1940. Il me raconte ensuite dans quelles conditions il a constitué son groupement improvisé pour défendre le sud du Rhône, avec des effectifs venant des dépôts et quelques canons de marine. A ses cinq colonels subordonnés, il a tenu ce langage: « Les Allemands n'entreront ni à Annecy, ni à Chambéry, ni à Grenoble; le premier d'entre vous qui flanche, je le ferai fusiller. »

Le lendemain, je passe la frontière sans difficulté et, avant de rejoindre le bataillon, je vais faire mon rapport au QG de l'armée.

L'Allemagne attaque l'URSS

Nous occupons au début de mai notre secteur définitif du Réduit: Col des Mosses — La Lécherette — La Comballaz. Les premiers jours sont consacrés aux reconnaissances avec nos artilleurs subordonnés (Gr Art Camp 3)¹ dans des tempêtes de neige et de pluie. Le commandant de régiment me fait part de certains renseignements venus de France... ce sont ceux que j'ai rapportés.

La relève se termine le 30 mai par un défilé à Genève.

Pendant notre congé, c'est l'attaque de l'Union soviétique par les blindés allemands, le 22 juin.

Nous repartons le 29 juillet pour Château-d'Œx où nous célébrons le 1^{er} août le 650^e anniversaire de la fondation de la Confédération par un feu, venu du Grütli alimenter le nôtre. Je projette un pèlerinage pour tout le bataillon sur la prairie historique. Le déplacement se ferait à bicyclette et l'on coucherait sous tentes pour éviter des frais supplémentaires. Au dernier moment, le commandant de régiment l'interdit en précisant qu'il ne peut pas distraire trois jours d'instruction « pour du tourisme ». Ma déception est grande car j'ai de la peine à comprendre son argumentation puisque nous avons déjà accompli plusieurs centaines

¹¹ Major Arnold Comte.



Précédé du major Privat, sur son cheval blanc, le bataillon 10 défile sur le pont du Mont-Blanc à la fin d'une relève, en mai 1941.

de jours de service. J'avais considéré ce petit voyage comme étant aussi une préparation morale à la guerre.

Les compagnies s'installent dans le secteur des Mosses. Les sapeurs nous aident à construire des baraquements, des fortins et à poser des kilomètres de fil de fer barbelé, avant la mise en congé le 5 septembre.¹

Le 8 septembre, commence à Schwyz le cours de tir combiné pour les commandants de bataillon. Pendant une semaine, les exercices se succèdent dans la vallée d'Ober-Yberg. Ce cours me donne l'occasion d'assister au Festspiel de Schwyz. Les acteurs sont dans toutes les rues de la petite ville et le sergent à barbe bien fournie, figurant Tell dans le spectacle, me salue réglementairement sur un trottoir.

Après plusieurs mois de congé, le bataillon se retrouve à Romont, le 17 mars 1942 pour la 5^e relève. Les officiers ont été appelés plusieurs fois

¹ Le 13 passe cette relève sous tente à la Pierre-du-Moëllé, sauf la compagnie 2 qui garde le QG du 1^{er} corps d'armée à Köniz. Le bataillon 3 est dans le secteur de la Jogne. Le rgt ter 71 accomplira sa deuxième relève de l'année, du 11 novembre au 12 décembre, dans la région Monthey-Lavey-Les Plans-sur-Bex.

en service au cours de l'hiver, mais les hommes ont eu, pour la première fois depuis longtemps, un certain répit.

La Wehrmacht étant fortement engagée en Russie et la guerre s'étant éloignée de nos frontières, les effectifs sous les armes ont pu être réduits. C'est le temps des relèves plus courtes.

Le colonel Thioly commande maintenant le régiment. Il ne ménage pas sa satisfaction en louant la tenue des unités passant devant lui pendant la marche sur Gruyères, Grandvillard. Le dimanche suivant, il aura l'occasion d'évoquer d'anciens souvenirs avec mon père. (son commandant de compagnie en 1914), venu nous rendre visite. ¹

Une alarme de division nous permet de faire la connaissance d'une autre porte d'entrée du Réduit. Le bataillon occupe les forts de la Tine et le PC s'installe dans un wagon du MOB, à l'intérieur d'un tunnel.

Une manœuvre nous conduit jusqu'aux ponts de la Broye près de Lucens, que nous disputons à un bataillon de cyclistes, commandé momentanément par Barbey. Cette relève se termine le 24 avril par un défilé à Genève devant le Conseil d'Etat et le Cdt de la division. Les hommes sont informés de la date du prochain service: 28 août 1942.

Pour mettre tout le monde en situation, le commandant de division fait bombarder les trains à la sortie du tunnel de Jaman... toutes les vitres volent de nouveau en éclat. Les compagnies doivent grimper au col des Mosses par la vallée de l'Hongrin. Ils sont nombreux à regretter d'avoir rempli leur sac de tout un matériel personnel (poste de radio, accordéon, etc.). Quelques officiers sont, contrairement aux prescriptions, en chaussures de ville. Après une nuit en bivouac, c'est le départ pour Rougemont, où nous prenons quelques heures de sommeil au bord de la Sarine. A la fin de la nuit, nous partons pour le col des Neuschels, qu'il faut franchir si possible de jour pour éviter les entorses sur le sentier rocailleux. Un détachement d'exploration allumera un grand feu au bord du lac Noir, ce qui permet aux compagnies d'arriver en ordre et sans blessés vers trois heures du matin. ²

Le jour du Jeûne genevois (10 septembre) nous recevons les officiers de 14-18 ayant à leur tête le chef du Département militaire, M. Albert

¹ Le bataillon 13 est aussi descendu dans le secteur Bulle-Moudon. Le bat fus lw 3 fera service à partir du 4 mai dans le cadre de l'arrondissement territorial 1. Seul bataillon du rgt ter 71 mobilisé en 1942, le 121 garde des internés du 1^{er} juin au 2 juillet.

² Le 13 a lui aussi regagné les hauteurs (Neuschels) pour une relève où il ne cantonnera qu'un jour dans un village.

Picot. Ils assistent à un tir d'arquebuse antichar, cette arme nouvelle qui vient de nous être attribuée. La compagnie II se distingue par un exercice de coup de main. Les hommes traversent le lac sur des radeaux de fortune (toiles de tentes remplies de paille) pour attaquer un fortin au lance-flammes. Au cours de l'opération, un fusil-mitrailleur tombe à l'eau. Pour le récupérer, je fais venir un scaphandrier le lendemain, à mes frais... c'est moins coûteux que la facture de l'arsenal et cela évite des papiers! Le divisionnaire Grosselin vient faire, quelques jours après, un exposé sur les leçons à tirer de la bataille de Saint-Jacques sur la Birse. Chacun est impressionné par la vivacité et l'enthousiasme de cet officier général de 74 ans. Commentant les combats sur les différents fronts, il termine par ces mots: « Je suis neutre comme vous; c'est-à-dire que je voudrais que certains gagnent et que d'autres perdent. » Je le remercie en lui prêtant l'un de mes chevaux pour une longue balade avec lui.

Pour le retour à Charmey et Broc, le commandant de régiment fait attaquer le bataillon au débouché du col de la Ballisaz, secteur bien connu. Le colonel de Montmollin, commandant de la brigade légère 1, me demande d'exposer à tous ses cadres, à l'aula de l'Université de Fribourg, l'attaque de la ligne Metaxas dans les Rhodopes, combats du mois d'avril 1941. Je les avais étudiés en raison de leur analogie avec nos problèmes: opérations en montagne dans une zone fortifiée.

Nous sommes licenciés le 7 octobre, alors qu'en Egypte Montgomery prépare l'offensive d'El Alamein.

Evolution de la situation internationale

Pendant notre congé, les Américains débarquent en Afrique du Nord, le 8 novembre. En 48 heures, c'est l'occupation de la France tout entière et la suppression de l'armée de l'armistice. Notre situation stratégique s'en trouve modifiée. Nos passages alpins et nos voies ferrées gagnent en importance. Le Reich amène de gros effectifs, par trains et avions, au sud de l'Italie, pour pouvoir résister en Tunisie. De nombreuses divisions sont transportées du sud de l'Allemagne par le Mont-Cenis et Menton. Toutes les lignes au travers des Alpes (Brenner, Tauern, Semmering) sont utilisées à plein rendement. Seront-elles suffisantes pour ravitailler 30 à 40 divisions?

Une opération préventive à caractère de surprise, tendant pour l'OKW à s'assurer le Lötschberg, le Gotthard et le Simplon, n'est pas à écarter. Allons-nous être remobilisés, dans un court délai? Nous nous posons cette question.

Mais, il ne se passera rien pour le régiment 3 pendant l'hiver, sauf quelques cours spéciaux pour les officiers. Ainsi, tous les chefs de bataillon des secteurs de montagne sont convoqués en janvier 1943 à un cours à Davos pour l'étude des avalanches. Chaque jour nous montons en funiculaire au Weissfluhjoch. Là, nous participons à des exercices consistant à étudier l'état de la neige, à apprendre les éléments de météorologie et à confectionner, avec nos skis, des luges de secours.

L'un des essais de ce genre de transport de blessé a failli mal tourner. Nous avons ficelé sur la luge improvisée un colonel médecin. Etant en tête, je devais freiner et diriger l'esquif. Mais, glissant sur la neige verglacée, je tombe et mes camarades ne peuvent retenir le colonel que l'on voit disparaître derrière une corniche, surplombant la vallée. Horrifiés, nous avons mis un certain temps à nous approcher du mur de neige à pic. Quel soulagement de voir la luge plantée verticalement, la tête de notre victime émergeant de la poudreuse. Après l'avoir réconforté au cognac, nous entendons ses confidences :

« On dit que, dans des moments pareils, on voit défiler toute sa vie en quelques secondes. Ce n'est pas vrai. Les dernières paroles entendues furent: m..., voilà le colonel qui f... le camp et un instant plus tard, dans le brouillard, c'était pourtant un bon type. » Le lendemain, il a fallu tirer au sort pour désigner celui qui serait attaché sur la luge!

E.P.

(à suivre)